

l'âme. D'une part Vauvenargues a conservé, seul parmi les moralistes du XVIII^e siècle, de profondes influences des moralistes chrétiens du siècle précédent, en particulier de Pascal ; d'autre part il est étranger à l'engouement universel autour de lui pour la diffusion des « lumières », ne croit point à l'infailibilité, ni surtout à l'universalité de la « raison », ébauche une doctrine morale qui annonce à bien des égards le sentimentalisme de Rousseau et dépourvue la raison humaine du caractère de transcendance qu'elle avait aux yeux de tous ses contemporains.

Vasco R. SERRANO, *Etude sur Jean de Jandun. Le « De Anima »*.

(16 fév. 1934).

Jean de Jandun est né dans la seconde moitié du XIII^e siècle, en Champagne, département des Ardennes, au village de Jandun, d'où il tire son nom. Il a souvent été confondu avec Jean de Gand. Il fut professeur à la Faculté des arts et au Collège de Navarre, à Paris. Nommé en 1316, par le pape Jean XXII, chanoine de Senlis, il y séjourna, et ce n'est qu'en 1323 qu'il retourna dans la cité universitaire. En 1324, parut le célèbre ouvrage de Marsile de Padoue, *Defensor pacis*. On soupçonna Jean de Jandun d'avoir collaboré à la composition de l'ouvrage ; il dut s'enfuir avec Marsile de Padoue, en 1326, et chercher asile à la cour de Louis de Bavière. En 1327, Jean de Jandun ainsi que Marsile de Padoue et Louis de Bavière furent déclarés hérétiques par le pape et d'autres condamnations les frappèrent, à plusieurs reprises, les années suivantes. Jean de Jandun mourut peu après, très probablement en 1328.

L'auteur examine un grand nombre de manuscrits et d'éditions des œuvres multiples qui sont attribuées à cet écrivain. Pour la plupart, ce sont des commentaires sur la philosophie d'Aristote. La première partie se termine par un aperçu sur les idées philosophiques de Jean de Jandun en cosmologie, en psychologie et en métaphysique.

La seconde partie est consacrée au commentaire sur le *Livre de l'âme* d'Aristote. L'auteur décrit d'abord les manuscrits des deux rédactions de ce commentaire, ainsi que les éditions de l'une d'elles, la seule publiée, et qui est probablement postérieure. Il établit l'authenticité de l'ouvrage et examine la question de la date de composition. Après avoir justifié le choix du problème, il étudie la notion et l'objet de la science, le principe et la classification des sciences d'après Jean de Jandun.

Jean de Jandun s'est inspiré surtout d'Aristote, d'Averroès, de Siger de Brabant, d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin, de Pierre d'Abano. Parmi ceux qui ont subi son influence, il faut citer maître Théodoric, qui fit un commentaire sur le *De Anima* de Jean de Jandun ; Taddeo da Parma, qui s'est inspiré de cet ouvrage ; Paul de Venise et César Cremonini, qui se présentent ouvertement comme les disciples du chef de l'averroïsme au XIV^e siècle.

Charles DE KONINCK, *La Philosophie de Sir Arthur Eddington*. (19 juillet 1934).

La philosophie des sciences du célèbre astronome anglais consiste principalement en une délimitation nette du champ et de la méthode de la physique. Elle comprend deux thèses fondamentales. La première concerne l'objet formel de la physique : les lectures de graduations (pointer readings). En physique, on n'atteint que l'aspect métrique d'une réalité sous-jacente, hors de la portée de la physique elle-même. Il ne s'agit donc pas de choses, mais de l'aspect métrique de choses. Ensuite, du fait que les propriétés physiques se définissent par la description de leur procédé de mesure, on est logiquement conduit au point de vue de la relativité. Même l'absolu de la physique se définit comme une combinaison de relatifs, qui garde la même valeur quel que soit ce à quoi il se rapporte. La deuxième thèse est celle de l'indéterminisme impliqué dans les lois nécessairement statistiques de la physique. Seule l'hypothèse indéterministe peut avoir un sens physique. Le déterminisme philosophique, qui se basait sur le déterminisme apparent des lois régissant les phénomènes macroscopiques, disparaît avec ces lois.

De cette délimitation critique ressort le fait d'une métaphysique, qui s'occupe, non de l'aspect métrique des choses, mais du réel formellement pris. Eddington résout le problème épistémologique par un réalisme immédiat, ce qui n'empêche pas que le monde physique soit un système inféré. Sa métaphysique n'est idéaliste qu'en ce sens qu'elle nie l'hétérogénéité entre la pensée et le réel. L'intelligibilité est une propriété fondamentale du réel, et pour employer l'expression d'Eddington lui-même, tout ce qui est, est de « l'étoffe d'esprit ». Cette propriété n'est en aucune façon dépendante de la relation du réel avec une conscience contingente, quoiqu'elle n'ait pas de sens en dehors de toute con-

science. Le réel tel qu'il se présente à nous pose un problème transcendantal, il ne s'explique pas de soi, isolé il n'a pas de sens, et il n'est explicable que s'il est une participation d'un Absolu transcendantal : créateur et suprême étalon des valeurs. Le Dieu d'Eddington est la Personne par excellence. Contrairement aux expressions ambiguës de Jeans et de Weyl, il n'est pas, en tant que créateur, un pur Mathématicien. Les arguments dits scientifiques en faveur de l'existence de Dieu n'ont aucune valeur convaincante.

Le créateur est distinct de l'univers créé. Dans celui-ci il y a multiplicité d'êtres distincts, des unités conscientes et inconscientes. L'homme semble être le terme suprême de l'évolution cosmique. Cette évolution progresse par des exceptions aux lois, fait que seul l'indéterminisme sait concilier avec la finalité. La discontinuité, manifeste dans les êtres créés et dans l'évolution cosmique, ne se retrouve pas dans l'acte créateur même.

Le physicien présuppose nécessairement des données philosophiques, telles que la vérité et la permanence, qui ne sauraient être transposées en des expressions métriques, car même la permanence impliquée dans une loi de conservation n'est que provisoirement identifiée avec une certaine grandeur physique. La physique n'est que l'effort de solution d'un problème particulier de notre expérience, et n'a vraiment de sens qu'envisagée dans l'ensemble de notre expérience.

La définition de l'objet de la physique constitue une réfutation du matérialisme, qui réfute les entités physiques, qui identifie l'aspect métrique des choses avec les choses elles-mêmes. Le fait de la pensée est un fait plus indiscutable que n'importe quel fait physique, et absolument intraduisible en termes physiques. Rien dans les entités physiques ne les empêche d'être l'aspect métrique d'un sujet qui pense. De fait nous avons conscience de cette unité. Il ne s'agit donc ni d'un parallélisme psycho-physique, ni d'un monisme. L'aspect métrique ne peut être identifié avec la chose dont il est l'aspect métrique.

Le libre arbitre est également un fait d'expérience indéniable, qui n'exige aucune justification scientifique. La thèse indéterministe constitue une réfutation des objections matérialistes contre le libre arbitre, en niant le problème de conciliation tel qu'il est posé par les déterministes. En fait, la répercussion physique des activités librement déterminées rentre dans le cadre des lois statistiques.

et ne constitue en aucune façon une exception dans le courant de l'univers non libre. Toute exception rentre dans la loi.

Pour Eddington, la religion est au fond une métaphysique véridique. C'est en quelque façon son tempérament esthétique et religieux qui a inspiré sa philosophie, laquelle est pour une large part une justification de la métaphysique à l'égard des physiciens matérialistes et agnostiques, justification basée sur une critique rigoureuse de la physique elle-même.

La seule critique qu'un thomiste pourrait adresser, semble-t-il, à Eddington, serait une critique de son vocabulaire, qui est parfois ambigu, quand on isole ses expressions de leur contexte. Dire que sa philosophie est incomplète n'est pas une véritable critique, car il n'a pas eu l'intention d'offrir un système achevé dans les quelques conférences occasionnelles dont nous disposons. Mais les suggestions qu'elles présentent sont d'une rare profondeur. Il est certainement le leader des philosophes de la science moderne. Et il n'est certainement pas moins bon métaphysicien qu'éminent physicien.

Michel KEYMOLEN, *L'épistémologie de F. H. Bradley*. (23 juillet 1934).

Répondant aux exigences de la philosophie anglaise de son temps, M. Bradley tente de faire une étude critique des premiers principes. S'inspirant de Hegel, il pose comme thèse fondamentale que la réalité est un tout, unique et harmonieux. Le tout est en même temps présent en chacune des parties, chacune a son être propre dans ce qui s'oppose à lui et dépend de cette relation pour son existence propre. Or la connaissance abstraite morcelle le tout. Dans ce morcellement les parties isolées deviennent contradictoires.

L'auteur s'attache à montrer l'erreur d'épistémologie qui est à la base de cette conception. M. Bradley n'a pas aperçu la vraie nature de l'abstraction.

Eleuthère WINANCE, *La « Philosophia thomistica » de Louis Babenstuber*. (23 juillet 1934).

Période de renouveau, le XVII^e siècle a marqué dans l'histoire de la philosophie scolastique : réaction contre l'occanisme des universités, approfondissement et précision de la pensée médiévale du XIII^e siècle et, plus particulièrement, de la pensée de